

(p. 36-46). Ainsi la lecture de la performance rituelle à la fête des Adonies sur base des rites du mariage athénien reste assez faible (p. 49). De la même manière, des limitations interprétatives se posent par l'iconographie, comme par exemple dans le schéma iconographique des femmes sur une échelle qui semble être favorisée dans d'autres contextes rituels, principalement celui des *Epaulia* (50-52). Vingt-trois figures en noir et blanc fournissent une documentation illustrée de l'analyse iconographique. Le chapitre 3 offre une lecture nouvelle et originale des pratiques rituelles des Adonies au sein de l'œuvre d'Aristophane, *Lysistrata*. L. Reitzammer traite les gestes et les rituels auxquels Lysistrata et ses alliées s'engagent sur l'Acropole afin d'arrêter la Guerre du Péloponnèse dans le contexte rituel des Adonies, de l'acte du déplacement des jardins d'Adonis sur les toits (p. 61) et de la suprématie d'Aphrodite sur l'Acropole (p. 73-74). Le paradoxe des jardins sur les toits est par ailleurs opposé à l'agriculture et au désir sexuel conjugal (p. 82). À la fin du chapitre, l'acte de pleurer et de se lamenter sur la mort d'Adonis est rapproché de la tradition de l'*epitaphios logos*, l'oraison funèbre en l'honneur des jeunes athéniens morts durant la Guerre du Péloponnèse (p. 86-89). Pourtant, au niveau du mythe, la mort dans des conditions violentes d'un jeune homme ou d'une jeune fille a largement servi d'*aition* pour les fêtes des cités grecques. Une telle contextualisation des Adonies, qui n'est pas abordée dans le texte, pourrait amener de nouvelles pistes de réflexion sur l'emploi du mythe comme une pratique culturelle. Le quatrième chapitre reprend le passage de l'œuvre de Platon, le *Phèdre*, où les jardins d'Adonis (*Adónidos kêpoi*) sont opposés à l'agriculture. L'argument sert à Socrate de métaphore du jeu et du divertissement illustré par exemple par les plantes dans des vases ou par l'écriture, en opposition à l'exploitation agricole qui exige un travail considérable et attentif, tout comme le discours philosophique. L'objectif du chapitre est de démontrer des aspects paradoxaux et incompatibles des Adonies, manipulés par Platon afin de dévoiler le portrait de Socrate (91). Dans cette perspective, le chapitre aborde une réflexion sur l'utilité de la philosophie et son impact sur les jeunes. L. Reitzammer offre une lecture nouvelle d'une fête athénienne en s'appuyant sur trois thématiques : le mariage, les funérailles, le discours philosophique. Son approche met en évidence des aspects séparés mais complémentaires pour la compréhension de ce rituel comme pratique culturelle dans l'Athènes de l'époque classique. Vicky VLACHOU

Svenja NAGEL, *Isis im Römischen Reich*, 2 vol. reliés, 1. *Die Göttin im griechisch-römischen Ägypten*, 2. *Adaption(en) des Kultes im Westen*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2019. 2 vol., XX-1462 p., 5 pl., 2 fig., 286 tableaux (PHILIPPIKA, 109). Prix : 199 €. ISBN 978-3-447-10801-0.

L'ouvrage ici recensé est la version légèrement remaniée et augmentée de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 2015 à l'université de Heidelberg, intitulée *Die Ausbreitung des Isiskultes im Römischen Reich: Tradition und Transformation auf dem Weg von Ägypten nach Rom. Eine Untersuchung zur Entwicklung des Isiskultes im griechisch-römischen Ägypten und zu seiner Adaption in Rom und dem westlichen Mittelmeerraum* (La propagation du culte d'Isis dans l'Empire romain : tradition et transformation sur le chemin de l'Égypte à Rome. Une enquête sur le développement du culte d'Isis en Égypte gréco-romaine et son adaptation à Rome et dans l'espace

méditerranéen occidental). Il est d'autant plus le bienvenu qu'il vient combler un grand vide historiographique. Si, de fait, dans le sillage de Jean Leclant, les études isiaques, c'est-à-dire portant sur le culte d'Isis et des divinités de son cercle à l'époque hellénistico-impériale hors d'Égypte ont connu un considérable succès depuis plus d'un demi-siècle, donnant naissance à une bibliographie colossale, l'étude du culte de la déesse sur ses terres d'origine, à quelque période que ce soit, n'a guère fait l'objet de publications d'envergure. Tout au plus peut-on rappeler la monographie de l'égyptologue Maria Münster, *Untersuchungen zur Göttin Isis vom Alten Reich bis zum Ende des Neuen Reiches*, parue en 1968 et consacrée à l'Isis pharaonique des III^e et II^e millénaires avant n.è., bientôt suivie de la publication monumentale de l'helléniste Françoise Dunand, *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*, dont le premier volume (*Le culte d'Isis et les Ptolémées*, 1973) était consacré à l'Égypte ptolémaïque. Si des thèses et dissertations ont bien été soutenues sur ce sujet – ainsi celles de J. W. Garland, *The Concept of Isis during the Egyptian Old Kingdom based upon the Pyramid Texts*, Diss. Chicago, 1968 et d'A. Forgeau, *Recherches sur le culte d'Isis à la Troisième période intermédiaire et à la Basse-Époque*, Thèse de 3^e cycle, 4 vol., Paris 1981 –, elles sont demeurées inédites. Intitulée *Isis im Römischen Reich*, la publication de Svenja Nagel se divise en deux volumes : le premier, de xx + 852 pages, s'intitule *Die Göttin im griechisch-römischen Ägypten* ; le second, qui ne comporte que viii + 600 pages, se présente sous le titre *Adaptation(en) des Kultes im Westen*. Le simple énoncé de ces titres fait apparaître d'emblée une distorsion tant spatiale que chronologique, que la lecture des volumes vient confirmer. D'une part, il est beaucoup question – et l'on ne peut que s'en féliciter – de l'époque ptolémaïque dans le premier volume et d'autre part, l'empire – fut-il occidental – ne se limite pas à l'Afrique du Nord, à l'Italie (en fait le Latium et la Campanie) et aux Germanies, les trois espaces que l'auteur a sélectionnés pour son analyse – ce que l'on ne peut que regretter, même si ces choix peuvent s'expliquer, sinon se justifier. Le volume 1 brasse une documentation prodigieuse que l'auteur, avec modestie, reconnaît comme non exhaustive. Qui le pourrait ? Il s'ouvre par une introduction minimale de quelques pages visant à justifier l'existence d'une telle enquête, qui laisse sur sa faim car on aurait vraiment aimé que Sv. Nagel, au seuil d'une aussi considérable entreprise, explicite ses choix de titres, de parties, de sélection du matériel, les enjeux épistémologiques et historiographiques de son travail et bien d'autres choses encore. Vient ensuite, au fil de pas moins de 150 sous-parties, l'auscultation minutieuse des sources textuelles et, dans une moindre mesure, archéologiques et iconographiques – la documentation numismatique et glyptique n'est quasiment pas convoquée – permettant d'appréhender la place d'Isis et de son culte dans l'univers égyptien des périodes ptolémaïque et romaine. En (très) bonne élève de J. Fr. Quack, elle décortique en plus de 500 pages, avec intelligence et érudition, une multitude de textes, pour la plupart en langue égyptienne, provenant de l'ensemble de la vallée du Nil, de la Nubie au Fayoum en passant par Philae, Coptos, Memphis et Behbeit el-Hagar, en un long et dense et intense voyage qui s'arrête toutefois aux portes d'Alexandrie et de sa *chôra*. Des dizaines de textes y sont présentés, traduits, commentés avec clarté et précision, pourvus de riches lemmes bibliographiques. De très nombreux tableaux viennent, visuellement, compléter cette analyse textuelle fouillée. L'étude raisonnée d'inscriptions pariétales et de scènes rituelles multiples lui permet d'esquisser l'image chatoyante et plurielle de la

théologie officielle, de la topographie cultuelle et des récits attachés à l'Isis égyptienne vénérée dans les temples. Cette première partie est suivie par l'analyse, tout aussi rigoureuse, d'une grande variété d'écrits de différentes natures (hymnes, prières, graffiti, récits littéraires ou magiques), grecs et démotiques, dont certains très récemment publiés, qui offrent un éclairage précieux sur les innovations qui, avec l'arrivée des Grecs, font évoluer davantage encore les fonctions, prérogatives, noms et images d'Isis. On appréciera l'effort considérable de l'auteur de mettre à disposition de ses lecteurs une si riche documentation, systématiquement traduite, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites. L'analyse et la traduction qu'elle propose (p. 604-631) du *P. Oxy.* XI 1380, cette longue litanie rédigée en grec dont des parallèles démotiques ne cessent d'être révélés depuis 20 ans, est à ce titre tout à fait exemplaire. Page après page, l'enquête menée par Sv. Nagel confirme, d'une éclatante manière, combien l'élargissement de la conception et de la perception que les populations ont pu avoir d'Isis s'étaient réalisées pour une bonne part déjà en terre d'Égypte, selon un processus qu'autorisait la fluidité du divin dans la vallée du Nil. Ainsi parée, la déesse aux noms innombrables était prête à s'embarquer sur les flots tempétueux, quand elle ne les assagissait pas elle-même, de la Méditerranée. C'est donc forte de tous ces acquis patiemment rassemblés et démêlés que l'auteur nous entraîne hors d'Égypte, avec un second volume consacré aux adaptations de l'Isis égyptienne dans la partie occidentale de l'Empire de Rome. Le propos est clairement d'évaluer l'apport des analyses et des données du premier volume dans la compréhension des formes de réception de la déesse Isis et de son culte dans trois espaces conçus comme autant de cas d'étude. Ce choix de l'auteur semble en partie justifié par des raisons internes – les différences fortement marquées, géographiques et culturelles notamment, entre l'Afrique du Nord d'une part, le Latium et la Campanie d'autre part, les Germanies enfin – et des raisons externes, à commencer par les relations entretenues par ces trois territoires avec l'Égypte. Pour ce faire, Sv. Nagel se propose d'étudier l'architecture et l'équipement des sanctuaires, les pratiques cultuelles, l'iconographie et les dédicaces officielles et privées, à l'aune du regard au fort substrat égyptien qui est le sien. Cette approche, qui s'appuie de nouveau sur une connaissance approfondie des sources primaires, offre une alternative puissante à certaines enquêtes récentes à la mode, souvent plus théoriques et conceptuelles que documentées (e.g. M.E.J.J. van Aerde, *Egypt and the Augustan Cultural Revolution: An Interpretative Archaeological Overview*, BABESCH Suppl. 38, Leuven, 2019). Si le choix des Germanies, voire de la Campanie et du Latium comme laboratoires de la diffusion et de la réception du culte d'Isis peut apparaître relativement cohérent, la pertinence de celui de l'Afrique du Nord interroge davantage. Il ne s'agit ni d'une province romaine, ni même d'un ensemble homogène. Les relations de la Cyrénaïque, de Carthage ou des Maurétanies avec l'Égypte sont de natures bien diverses et s'inscrivent dans des cadres chronologiques différents. Certes, Sv. Nagel connaît admirablement la documentation et la bibliographie, mais peut-on analyser de front et de la même manière la présence d'Isis à Cyrène au ^v^e s. av. n.è., à Carthage au ⁱⁱⁱ^e s. av. n.è., à Césarée de Maurétanie sous Juba II, à Sabratha, Leptis Magna ou Lambèse aux époques antonine et sévérienne ? Sans doute pas, ou du moins peut-être pas de cette manière. Cette longue partie (p. 898-1034) ressemble de fait un peu à un catalogue, certes solide et structuré mais quelque peu statique, des *aegyptiaca* et autres *isiaca* mis au jour au sud de la Méditerranée. Une conclusion bienvenue (p. 1034-1040) remet

partiellement cette longue étude en perspective, mais il y a loin de la diffusion des *aegyptiaca* phénico-puniques à celle du culte de la famille isiaco-sarapiaque, sans parler de celle, isiaco-osirienne, honorée dans la Cyrène pré-hellénistique. S’il paraît à première vue plus homogène, le dossier latialo-campanien, analysé lui aussi avec une maîtrise de la documentation et une connaissance des études publiées ces cinquante dernières années bien difficiles à prendre en défaut, soulève un certain nombre de questions extrêmement importantes et stimulantes. La masse documentaire vraiment considérable étudiée par l’auteur fait clairement apparaître des situations différentes, des trajectoires différentes, des réceptions différentes et même des Isis différentes. Ainsi, celle arrivée en Campanie et à Rome aux II^e-I^{er} s. av. n.è. est passée soit par la plaque-tournante délienne, soit par la Sicile grecque et n’est – hormis probablement quelques cas particuliers – pas venue directement d’Alexandrie, ce qui la distingue par exemple de l’Isis d’Ampurias, promue aux côtés de Sarapis par un marchand alexandrin. Ceux qui la transportent, la font connaître, en diffusent l’image, la puissance divine et le culte sont pour l’essentiel des marchands, des commerçants, des esclaves avant d’être des responsables politiques. En revanche, celle promue par les Flaviens, qui s’installe *ca* 71 en un vaste sanctuaire situé sur le Champ de Mars à Rome et dans un certain nombre de colonies dans les provinces occidentales (*Baelo Claudia* en Bétique ou *Mogontiacum* en Germanie) est l’instrumentalisation par le pouvoir impérial romain d’une Isis plus égyptienne, que l’on n’hésite pas à représenter chevauchant le chien Sirius au fronton de ses temples (plusieurs contributions illustrent cette réalité dans M. J. Versluys, Kr. Bülow Clausen et G. Capriotti Vittozzi (Ed.), *The Iseum Campense from the Roman Empire to the Modern Age: Temple – Monument – Lieu de mémoire*, Roma, 2018). Il est donc nécessaire de compléter les approches géographique et chronologique par une approche sociale et multiscalaire, qui envisage la réception et l’appropriation de la déesse et de ce qu’elle représente – ou de ce que l’on choisit qu’elle représente – aux différentes échelles de la société, depuis les laraires pompéiens jusqu’au monnayage impérial, en passant par les chapelles des associations et les sacerdoces publics des cités (et je me permets de renvoyer le lecteur à un essai de synthèse récent conçu pour un manuel de préparation au concours de l’agrégation : L. Bricault, « Isis, Sarapis et Rome : jeux d’échelles et de pouvoirs », dans *Religion et pouvoir. Monde romain 218 av. J.-C. – 235 ap. J.-C.*, Paris, 2019, p. 195-228). Après ces trois études de cas, qui sont autant de petites monographies parfaitement à jour – je signale un volume consacré aux *isiaca* carthaginois qui paraîtra en 2020 : J.-P. Laporte et L. Bricault, *Le Serapeum de Carthage*, Bordeaux (*Bibliotheca Isiaca*, Suppl. 1) –, l’auteur achève son parcours par deux études consacrées aux sources littéraires les plus souvent mises à contribution par les Modernes, le traité *Sur Isis et Osiris* de Plutarque et le livre XI des *Métamorphoses* d’Apulée. À contrepied de nombre de savants trop souvent soucieux d’expliquer plus ou moins systématiquement la moindre trouvaille archéologique par le récit du rhéteur de Madaure ou le traité du prêtre-philosophe de Chéronée, Sv. Nagel se propose de relire ces textes fameux à la lumière des analyses et des réflexions nées de la vaste enquête menée dans les quelque 1210 pages qui précèdent. La démarche, cohérente et bien menée, emporte souvent l’adhésion. Une synthèse d’une petite dizaine de pages, en forme de bilan, vient au bout du compte souligner les traits marquant de cette déesse transculturelle qu’est devenue Isis à l’époque gréco-romaine. Le volume second s’achève par une longue liste

d'abréviations (p. 1289-1296) suivie d'une très riche bibliographie (p. 1297-1359), déroutante de prime abord, qui classe alphabétiquement les titres d'un auteur, un parti pris original en adéquation avec les abréviations retenues pour les notes infrapaginales (nom de l'auteur + premiers mots du titre), simple à utiliser une fois qu'on l'a intégré même si l'on peut regretter de ce fait l'absence de toute date de publication dans les notes, ce qui est pourtant précieux, *a fortiori* lorsque l'on traite d'un domaine pourvu d'une aussi pléthorique bibliographie. Enfin, de nombreux indices (p. 1361-1453), extrêmement clairs et détaillés, offrent les clefs pour se déplacer aisément dans un ouvrage en deux volumes comptant au final 1283 pages de texte. Un seul regret, mais de taille, l'absence quasi totale d'illustrations pour un ouvrage aussi important, les quatre planches exilées en fin de volume 2, avec notamment de vilaines photographies en gris et blanc de la tunique historiée de Saqqarah, s'avérant largement insatisfaisantes. Ceci mis à part, les deux volumes mis à notre disposition par Sv. Nagel, à commencer par le premier, viennent combler un véritable désert historiographique et constituent incontestablement une somme rare et précieuse qu'on lira et relira avec intérêt et plaisir pendant de longues années. Qu'elle en soit vivement et chaleureusement remerciée.

Laurent BRICAULT

Christian SETTIPANI, *Les prétentions généalogiques en Grèce. De l'époque byzantine à l'époque archaïque*. Paris, De Boccard, 2017. 2 vol. brochés, 1045 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 69). Prix : 79 €. ISBN 978-2-7018-0511-5.

C'est une véritable somme – deux tomes totalisant plus de mille pages – que nous livre Christian Settipani, spécialiste des élites dans l'Antiquité, avec cet ouvrage consacré à ce qu'il appelle les « prétentions généalogiques » dans le monde grec. Il s'agit là de l'expression orale, écrite ou figurée d'une descendance, depuis un ancêtre ou des ancêtres relativement éloignés. Cet ouvrage entend démontrer que le genre généalogique, qualifié de fantaisiste et souvent relégué au second rang par l'historiographie moderne, n'en est pas moins riche d'enseignements lorsqu'on considère les généalogies comme un moyen d'autoreprésentation des élites grecques, que l'on se penche sur leurs modes de transmission, ou encore sur la reconnaissance sociale de telles prétentions en vue de l'accès à un ensemble de fonctions, ou de bénéfices. L'auteur envisage ces différentes questions à partir du cas d'Athènes, mais sur une période extrêmement longue qui s'étend de l'époque archaïque à la période byzantine, l'un des enjeux étant de mesurer l'influence que la notion romaine de généalogie a pu avoir sur le comportement athénien. L'ouvrage porte d'ailleurs comme sous-titre « De l'époque byzantine à l'époque archaïque » car, comme l'explique l'auteur à la p. 43, procéder à rebours paraissait être la façon la plus à même d'éviter les redites et d'assurer la cohérence des propos. Aussi, après quelques pages présentant les grandes catégories de documents exploités (p. 15-22), un rapide bilan historiographique (p. 23-24), ainsi qu'une très courte première partie consacrée à un catalogue athénien reprenant des descendants de personnages historiques à l'époque romaine (p. 25-40), l'essentiel du premier tome (p. 43-507) consiste en une étude généalogique des grandes familles athéniennes que l'auteur répartit en six périodes : la postérité byzantine (VII^e – X^e s.), les derniers notables athéniens (IV^e – VI^e s.), le Haut-Empire romain, le début de